

Mars 2008: Finike en Turquie
Latitude : 36°17,5' N
Longitude : 030°09,0' W
Nombre de milles parcourus : 5329

Aquabul n°21

Un hiver en Anatolie



Choix d'hiver

Ici à Finike (prononcer *Finiké*), on nous dit que les années précédentes, la météo était plus clémente, que l'ambiance sur les pontons était plus vivante... Nostalgie, nostalgie. Mais franchement, nous, nous sommes enchantés, et nous pensons avoir une fois de plus fait le bon choix.

Comme avant chacun des trois hivernages que nous venons de vivre, nous nous sommes interrogés longuement. Quel est le meilleur endroit, dans la région définie, pour séjourner pendant quelques mois ? C'est le moment d'écouter, de lire, de comparer, d'apprendre, de critiquer... et finalement, de se laisser séduire.

Climat, population, marina, confort, prix, accès, paysage, environnement, activités locales,... sont donc examinés et soupesés.

Cette fois encore, le bilan est positif, nos calculs et nos sens ne nous ont pas trahis. L'envie me vient de comparer les trois hivernages choisis et vécus, une analyse rigoureuse peut-être, même s'il est des éléments que l'on peut quantifier, et d'autres tellement subjectifs et sans doute pour moi bien plus essentiels. J'y viendrai, à cette comparaison, à cette quantification, à cette qualification. Mais cette fois, je me contenterai de décomposer notre approche « subjective » de Finike.

Pourquoi Finike, pourquoi pas Marmaris, Fethiye, Kemer... ou Istanbul ? Recette pour un zoom réussi.

Première étape de la recette : pourquoi la Turquie ? Parce que c'est comme ça ! Nous aurions pu hiverner ailleurs, mais nous avons envie de respirer, de palper la vie en ce pays que nous ne connaissions pas, en lointaine Asie, pourtant si proche de la désormais si grande Europe.

Deuxième étape : choisir les ingrédients ?

D'abord, pour l'hiver, il nous faut la température la plus agréable possible. C'est donc vers le sud de la Turquie que nous allons nous diriger. Vers la Lycie. Une région prédestinée puisqu'il s'agit du « pays des loups », qui doit son nom à des marins, oserais-je dire à des loups de mer ? Plusieurs marinas sont accessibles et accueillent les voyageurs, il nous faudra sélectionner.

Notre guide nautique nous donne déjà des indications précieuses et très claires. C'est ici aussi qu'intervient le tam-tam ponton, auquel il ne faut pas toujours accorder foi mais qui nous permet de composer un tableau subjectif de chacune des marinas évaluées. Quelques images se précisent.

Analyse.



Marmaris : Marmaris, c'est un microclimat très humide. Les marinas sont loin de la ville, les achats et contacts avec la population seront donc difficiles. Leur avantage : un très bon rapport qualité/prix pour tout ce qui est entretien et réparation bateau. Mais cela ne nous suffit pas pour un hivernage, même si nous prévoyons d'y faire une halte au printemps.

Fethiye : la ville est grande (63000 habitants), agréable, surtout en hiver quand la multitude de touristes l'a désertée. Mais la marina est peu accueillante, très peu accueillante. Nous y passons quelques jours, c'est d'ailleurs notre premier contact avec la Turquie. Le personnel prétentieux nous ignore, les plaisanciers que nous croisons sur les pontons semblent fiers et sinistres, ce n'est pas comme ça que nous envisageons cet hivernage.

Kemer, non loin d'Antalya, est une marina luxueuse mais chère. Plusieurs de nos amis américains ont décidé d'hiverner là. Nous les aimons bien, il est donc tentant de les suivre, nous présageons une très bonne ambiance sur les pontons. Mais la ville de Kemer est artificielle, uniquement axée sur le tourisme, aucune intégration n'est donc à espérer parmi des autochtones presque inexistantes.

Finike : la marina est dans la ville, chaudement recommandée par d'autres voyageurs : « on y crée des contacts chaleureux et dynamiques sur les pontons », la ville est authentique, peu touristique, les prix de la marina sont moyennement chers, les accès avec Antalya et le pays tout entier sont très faciles, le décor montagneux est fabuleux, le climat est le plus doux de Turquie, la marina est excessivement bien protégée des vents... allez, c'est décidé, nous hivernons à Finike.

Finike, en Lycie, côte sud de la Turquie

C'est un verger, un jardin plein de soleil, avec des plaines et des coteaux verdoyants bordés par l'eau turquoise, et derrière, l'immense barrière de montagnes dressée entre la mer et le plateau anatolien, le Taurus. En sillonnant la Lycie, où s'égrènent des noms de villes grecs, impossible d'ignorer le rayonnement de l'hellénisme dans ces provinces antiques, des premiers colons grecs aux derniers Byzantins. Les Lyciens, farouches guerriers de l'Égée, colonisateurs du 8^e siècle avant notre ère, ont laissé peu de traces dans leurs villes, que les Romains puis les autres conquérants ont souvent totalement effacées. Seuls témoins de leur histoire et de leur mode de vie, les cités qu'ils bâtirent pour leurs morts. Car les Lyciens attachaient bien plus d'importance à la vie dans l'au-delà qu'à l'existence terrestre. Nous comprenons maintenant pourquoi les falaises de toute la région sont sculptées de tombeaux rupestres monumentaux, extraordinaires façades de palais, de maisons ou de temples inscrits pour toujours dans la pierre de la montagne. Même les sarcophages ont l'allure de petites maisons avec leur couvercle en forme de toit, à moins qu'il ne s'agisse de la carène d'un bateau renversé, évocation de leurs origines.

Au pied des falaises, d'immenses vergers d'agrumes, toujours verts, toujours submergés de fruits lourds, murs et luisants, étoiles de lumière dans un feuillage presque noir. Nous traversons des kilomètres de vergers d'orangers bien rangés, des milliers d'oranges entre les feuilles luisantes, ces feuilles qui ont l'air persistantes puisque les vergers seront toujours verts durant notre hivernage. Mais quand donc verrons-nous les fleurs, car c'est bien à partir des fleurs que naissent les fruits !? Il me faudra attendre la mi-mars pour comprendre : les fleurs d'oranger apparaissent puis m'enivrent, et les feuilles sont toujours là, et les oranges aussi. Voilà donc comment évolue dame nature ici : c'est un concert éblouissant et odorant. Je m'extasie et n'en peux plus de humer et d'admirer.

Plus loin, une mer, un océan de serres de plastique, gigantesques, protègent des forêts de plans de tomates, de courgettes, d'aubergines, de piments...

Au sud, sur la belle turquoise, l'hiver est presque immobile. Parfois une voile se détache sur l'horizon, un caïque se déplace, un coup de vent invente une mer contrastée d'écume. L'été des vacanciers, des centaines de caïques, des chaleurs excessives, est encore loin, nous savourons. C'est un des cotés pile de Finike.



Nos voisins de ponton, nos voisins d'hiver

Ils sont Français, Canadiens, Allemands, Anglais, Irlandais, Américains, Suisses, Espagnols, Néo-Zélandais, Australiens...et même Turcs !

Avec eux nous avons passé cet hivernage, comme un éternel printemps, sous soleil, douceur, orages, giboulées, arc-en-ciel, soleil, et soleil, et soleil.

C'est le premier hivernage qui nous fait côtoyer d'autres aventuriers, des rêveurs, comme nous à la poursuite de paysages, de visages inconnus. Ici, nos voisins ne sont pas sûrs du lendemain, et c'est ce qu'ils recherchent, ils sont sans cesse en quête de nouvelles aventures. En naviguant, nous en croisons souvent, nous faisons un bout de chemin avec eux. Pendant cet hivernage, nous avons vécu avec eux sur les pontons, dans les cockpits, dans les carrés, avec ces nomades qui comme nous, suspendent leur vol pendant quelques mois pour inventer d'autres transhumances.

Mais le « village ponton » possède encore bien d'autres personnalités.

Il en est qui ont pausé définitivement semble-t-il leur quille ici, l'espace de leur vie se résume désormais à quelques mètres carrés de coque flottante, quelques participations aux animations de la marina, le câble satellite branché à une télévision tristement inconsistante, et une visite hebdomadaire au marché de la ville. D'autres n'en finissent pas d'entretenir leur bateau en vue d'un hypothétique voyage. D'autre encore, désenchantés ou lassés, errent entre maison et bateau, entre France et Turquie, entre Angleterre et Turquie, entre Turquie et Turquie.



Vous avez dit voilier ? Une autre manière de « jeter l'ancre » relié à l'électricité, à l'eau, au gaz et bien sûr à la télévision par satellite

En comptant « bien », Michel estime l'occupation de la marina à 50% de migrants qui ont fait escale cette année à Finike et choisiront un autre hivernage l'an prochain, 20% de sédentaires, 20% d'« estivants » qui navigueront pendant 2 ou 3 mois autour de Finike, 10% qui ne s'arrêtent jamais et continuent à sillonner les mers même en hiver.

Dis, comment tu t'appelles ?

Un nom de bateau, ce n'est pas choisi au hasard, il peut être inspiré par la vie, par les occupants, par les endroits aimés, par l'histoire, par le ciel, par l'humour, ... mais toujours il aura un contenu chargé de sens et d'émotion. Sur les pontons de Finike, je me suis amusée à faire ma petite enquête. C'est une autre approche de ce petit monde flottant, une approche que j'ai trouvée insolite, peut-être un peu indiscreète ?

Aquarellia, de Bruxelles. Cela nous paraît maintenant évident, et pourtant nous avons beaucoup réfléchi pour baptiser notre voilier. Nous cherchions un nom évocateur, peu courant, pas trop difficile à prononcer en toute langue (quoiqu'il s'avèrera imprononçable par les anglophones), pas trop long... Toute la famille s'y est mise, sans acharnement, mais plutôt au hasard des conversations. Tiens, et qu'est-ce que tu penses de Aqua-quelque chose, ça pourrait être Aqua-bonheur, Aquablue, Aquarellie, Aquarellia ! Bon sang mais c'est bien sûr. Puisque nous nous sommes rencontrés au cours d'aquarelle, et que c'est l'aquarelle qui nous lia... et qu'en plus, ajoute Michel, les deux L représentent les deux mâts de notre petit ketch de Bruxelles !

AQUARELLIA
BRUXELLES

Umiak, de Lyon. Jean-Jacques et Agnès ont conservé le nom du catamaran qu'ils ont acheté, juste avant leur départ de France il y a quelques mois. Umiak est le nom d'une embarcation plus large et plus profonde que le kayak, utilisée par les esquimaux en Arctique. Elle leur servait à transporter les familles lors de ses déplacements saisonniers d'un village à l'autre. Aujourd'hui, Umiak mène nos amis sans peur et sans reproche, vers des destinations parfois audacieuses mais toujours poissonneuses. Baptiste et Pacôme, leurs deux ados



adorables de choc, n'en finissent pas de se faire photographier derrière leurs butins exquis.

Lumiel, d'Ajaccio. Mary et Stéphane naviguent sur les mers pendant un an. A bord, trois jeunes enfants lumineux et resplendissants de joie, garants dynamiques d'un voyage épanouissant et de contacts savoureux. Ils ont donné une petite partie de leur nom à leur embarcation : **Lubna, Mia et Elie.**



Le bateau **Jomandy, de Port Klang**, est né lui aussi de l'union de deux prénoms. Joël et Mandy viennent de Malaisie. Ils sont arrivés ici au début de l'hiver, en remontant la mer Rouge. Cet été, ils reprendront leur navigation vers l'ouest et les Canaries pour traverser l'Atlantique.



La orana, de Toulon. La orana signifie bienvenue en tahitien. C'était déjà le nom du bateau quand Michel, l'as de la bricole et des blagues belges, et Marie, lectrice insatiable et brillante cuisinière, l'ont acheté. Ce nom leur a plu, ils ne l'ont pas changé. Ils sont parmi les pionniers de l'hivernage à Finike... ah, nostalgie, quand tu nous tiens !

Clair Azur, de Nouméa. Comme nous, Françoise et Jean-Jacques ont beaucoup cherché avant de rebaptiser leur bateau. Ils aimaient le nom de Bel ami en référence à Maupassant, mais ils n'étaient pas



les premiers à choisir ce nom pour leur bateau, ce choix leur a donc été refusé. Le deuxième nom, ils en ont rêvé un soir, au petit matin, il n'était plus qu'un mirage dont ils ne se sont jamais souvenus. Ils aimaient un nom composé, comme souvent chez les Anglais, ils aimaient la lumière, Clair Azur était né. Ils ont bourlingué de nombreuses années à bord de par le monde, Australie, Nouvelle-Zélande, Pacifique, Océan Indien... Cette année, ils ont décidé de poser leurs sacs à terre. Clair Azur deviendra **Hiva oa**. Son nouveau capitaine, Gilbert, n'attend plus que quelques papiers pour croiser vers son île Maurice, avec pour équipiers, Philippe qui a laissé son bateau **Méridien** en Corse et Mireille, marin solitaire sur **Pocpoc** dans l'Océan Indien. Un équipage attachant que nous aurions aimé côtoyer plus longuement.

L'Embellie V, de Montréal. Louise et Pierre auront enflammé l'hiver de la marina avec leur joie de vivre et leur accent canadien plaisant. Et quand Louise s'essaie à l'accent bruxellois, la séduction est complète, « une fois » ! Ils ont nommé leur bateau comme un premier rayon de soleil après une averse. De quoi oublier les mètres de neige tombés cette année au Québec, de quoi animer les pontons de mille embrassades.



Leptine, de Toulon. Christine et surtout Pierre, sont de grands amateurs d'histoire en général et d'Alexandre Le Grand en particulier. Ce dernier trouva auprès de Leptine paix et repos, elle veilla sur lui mieux que quiconque n'aurait pu le faire. Que souhaiter de plus d'une embarcation qui mène son équipage au fil de l'eau. A bord aussi, Carole, 10 ans, spontanée et pétulante. Elle voyage depuis trois ans avec ses parents qui font aussi pour elle office d'enseignants.



Cormorán, de Barcelone. Marina, Jordi, et Ninna leur chienne espiègle, font comme nous le tour de Méditerranée. Ils ont choisi de conserver le nom de leur bateau, un nom compréhensible sous toutes latitudes et qui leur plaisait. Nous retrouverons probablement Cormorán et son équipage sur la route de la mer Noire. Ce sera avec beaucoup de plaisir que nous tirerons quelques bords ensemble.



Paloma, de Brème. C'était le nom du bateau avant son changement de propriétaire. Utz a acheté son lourd voilier en bois à Rome. Il est toujours satisfait des prix pratiqués dans la marina, ce n'est pas le cas de la majorité de nos voisins, ni du nôtre d'ailleurs. Michel naviguera quelques brasses à bord de Paloma pour aider le skipper à le mener vers son carénage.

Et il y a encore...

Jacaranda, dans un catamaran au nom d'arbre, notre voisin de ponton très British toujours prêt à organiser trekking ou parties.

Trish et son chat, probablement la doyenne de la marina (mais chhhh !), à bord **d'Entheos**, la maison des dieux. C'est elle qui anime la séance de stretching tous les matins, elle découvre avec nous les secrets de l'aquarelle.

Nos voisins turcs à bord de **Moonlight**, toujours discrets, ils nous offriront un poisson fumé exquis le lendemain d'une soirée légèrement tapageuse.

André et Judith, nos voisins suisses à bord de **Windfee III**, « le prix du vent », que nous retrouverons peut-être pour quelques bords en mer Noire.

Carillon avec à son bord, Mary et son mari. Ils font une halte de deux ans à Finike après avoir fait une circum navigation. Mary est parmi les plus ferventes du cours d'aquarelle.

Margot (allemande) et son époux (turc) vivent à bord de **Mersina II** à Finike. Margot adore exercer ses connaissances de français avec nous.

Raconteur et son équipage néo-zélandais vogueront eux aussi vers la mer Noire.

Ute et Dieter, à bord de **Kutter Theophano**, un élégant bateau à moteur, viennent « tout droit » d'Allemagne par les canaux.

Safari, notre voisin, ne voit pas souvent son skipper à bord. Il n'est pourtant pas loin puisque Tuncay est chef de port. Nous le croisons aussi sur les pontons après son travail, en vélo à côté de son chien, ou aux cours de turc qu'il nous accorde avec héroïsme.

Vraiment, nous n'étions pas seuls sur les pontons et lors des innombrables activités organisées par les uns et les autres.





Arycanda. Au bout d'une piste, isolée dans la montagne, à 750 mètres d'altitude, installée en terrasse sur un promontoire rocheux. Balade au cœur des ruines lyciennes perdues au milieu des pins, guidés par Damienne et Thierry, deux marins français qui connaissent la région et nous y font partager leur attachement.



Antalya. Nous avons aimé déambuler dans la vieille ville, dans les ruelles tortueuses, même si la plupart d'entre elles sont en chantier et promettent un agréable espace piétonnier. La petite pension de Soliman, dans Kaleiçi (la vieille Antalya), est une véritable maison ottomane, aux murs de pierres avec fenêtre et balcons de bois sombres. Superbe. La porte d'Hadrien, le remarquable Musée, le vieux port, la place de l'horloge... Antalya vaut bien quelques détours. C'est d'ailleurs une ville qui ne vit pas seulement de tourisme. Outre son activité industrielle liée à l'agriculture régionale, c'est un port de commerce très actif, l'un des premiers centre d'exportation du pays avec Izmir.



Limyra. Les ruines d'une cité lycienne, un théâtre antique romantique à croquer, à une dizaine de kilomètres de Finike. Pour les atteindre, nous traversons à pieds cet océan d'orangeraias lourdes de fruits. Impressionnant et beau.



Kaş. Face à la mer, le bourg plein de charme garde l'entrée d'une petite péninsule effilée comme un sourcil (en turc *kaş*). Avec nos amis, Catherine et Patrick, voisins de ponton et aussi propriétaires d'un petit lotissement sur le contrefort du Taurus, nous visitons les ruelles bordées de belles maisons ottomanes, parsemées de vestiges antiques. A cette époque hivernale, les boutiques se font discrètes, nous aimons ça.



Olympos. Nous visitons le site (en grec ancien, « olympos » signifie montagne), à une cinquantaine de kilomètres de Finike, avec notre ami Kubilay. C'est une immense plage de galets, liserée de pins. Pour l'atteindre, nous retroussons nos pantalons pour traverser les gués puissants, aujourd'hui infranchissables en voiture mais asséchés en été. Nous sommes seuls sur une plage animée l'été. C'est une enfilade de cabanes dans les arbres, au bord d'une rivière, transformées en pensions rustiques. Nous visiterons l'une d'elles, accueillis et guidés par l'ami de Kubilay. C'est aussi une cité du 3^e siècle avant J.-C. abandonnée au 15^e siècle, un site qui n'a jamais été fouillé et qui conserve encore la plupart de ses secrets, noyés dans une végétation envahissante. Nous remontons le sentier qui longe la rivière. Les vestiges de la ville sont dispersés sous le couvert végétal. Un aqueduc antique serpente au niveau du sol, trois sarcophages lyciens sont égarés dans les buissons, quelques arches d'un pont romain enfouies dans la verdure dessinent un tableau des plus romantiques, quelques murs des thermes byzantins se dressent entre les broussailles, nous évitons de marcher sur les mosaïques ombrées par les minuscules dômes fragiles.



Chimæra. A deux kilomètres d'Olympos, sur un flanc de colline à 350 m d'altitude. Des flammes vives entre deux cailloux, un endroit pittoresque, une excursion géologique et romantique décrite dans l'Aquabul 20.



Kumluca. C'est la ville voisine de Finike, à 20 minutes en dolmuş surchargé. La ville à deux facettes. L'une plutôt moderne et active, l'autre grouillante et authentique, surtout le lundi, jour de marché. Ce lundi justement, nous avons un rendez-vous : Rukiye, une amie artiste (chanteuse et peintre), nous a invités à faire connaissance avec ses collègues pharmacien(ne)s. Elle nous emmène aussi au bureau de la presse pour rencontrer ses amis journalistes et nous y offrir le thé. Deux jours plus tard, la veille de notre départ de Finike, Ramazan, l'éditeur du journal nous invite dans sa maison pour un repas à la turque avec une cordialité que nous n'oublierons pas. Nous n'oublierons pas non plus les efforts de chacun pour inventer un nouveau langage : quelques mots de turcs, d'anglais, de français (heu non, pas de français), d'allemand..., des sourires, des éclats de rire et une multitude de gestes suggestifs appuieront nos échanges.



Myra et Demre. La ville des tomates, croquantes, cultivées sous une mer de plusieurs kilomètres carrés de serres en plastique. La ville de Saint-Nicolas, (évêque de Myra au 4^e siècle), le vrai, le « Noël Baba » des Turcs, métamorphosé en Père Noël au 19^e siècle, le saint le plus international qui soit. Une ville dominée par des tombeaux rupestres remarquables.



La Cappadoce. Nous avons rendu visite aux fées glacées, au cœur de l'Anatolie. L'Aquabul 19 raconte cette histoire, notre histoire.



Pamukkale. Le château de coton blanc ou à la recherche des sources chaudes. En détails dans l'Aquabul 20.



Hierapolis. Une cité thermale établie par les Romains au-dessus de la falaise de Pamukkale. Ah, ils connaissaient les plaisirs et les bienfaits de ces eaux, chaudes comme un corps humain, les coquins. Et ils savaient se bien placer ! Nous avons adoré le site, des ruines blondes et dorées sur fond de cyprès, les pieds plongés dans l'herbe tendre et les anémones écarlates. Nous avons pique-niqué au plus haut des gradins du théâtre antique, un théâtre majestueux qui pouvait accueillir 7000 spectateurs, nous y étions une dizaine d'éblouis. Il n'y avait pas d'acteurs mais le spectacle était cependant magique, embrassant gradins, orchestre, scène, podium, site et paysage d'un seul regard. Nous avons plongé les orteils dans le bassin antique, une « piscine » où l'eau de source coule à 37° et qui noie d'innombrables fragments de colonnes. Nous avons croqué l'antique voie principale dallée de marbre, jalonnée de portions de murs, d'arches aux linteaux prêts à se rompre, de colonnades lézardées. Nous avons admiré ce tombeau pris au piège des sédiments calcaires, qui semble flotter comme un esquif sur une mer pétrifiée, blanche comme l'écume.



Elmalı. Un petit dolmuş, dont nous commençons à connaître avantages (ils sont fréquents pour toute destination) et inconvénients (ils sont toujours bondés et leur suspension fatiguée laisse des souvenirs à nos pauvres dos), nous mène en 1h30 dans ce petit village perdu dans les terres. Aucun guide ne le mentionne, ça nous plaît. Le lundi est jour de marché, les ruelles sont animées, les marchands joviaux sont intrigués par notre présence. L'un d'eux nous demande de le photographier avec sa dame, comme ça, pour le plaisir. Nous lui montrons la petite fenêtre lumineuse de l'appareil digital. Ebahissement. Bientôt, chaque vendeur de la ruelle nous appellera, et s'exposera devant notre petit écran, qui une orange ou un oignon en main (le fruit de sa vente), qui aux côtés de sa princesse édentée et radieuse. Un grand moment de gentillesse et d'authenticité. Nous parcourons les ruelles désuètes. Les maisons y semblent abandonnées, les vitres sont de plastique, les portes de bois ne ferment pas, certaines pièces sont éventrées, les toits sont de tuiles, de bois et de tôle. Mais quels habitants généreux : l'un d'eux, voyant notre intérêt pour son patrimoine, nous demande de visiter son antre, il nous montre fièrement le plafond de bois sculpté de sa chambre à coucher, nous fait pénétrer dans une pièce surchauffée où enfants et grands-parents, assis par terre, regardent une télévision hurlante, nous offre le fruit séché de sa vigne en terrasse, nous propose thé et yaourt artisanal. Rien à vendre, tout à donner. Nous le quittons abasourdis.



● En rouge, des villes décrites dans notre petit reportage.

Les p'tits papiers



...Pour les p'tits hommes

Pour les ressortissants de l'Union européenne et de la Suisse, une carte d'identité en cours de validité suffit. Cependant, le passeport est plus pratique : à l'entrée dans le pays, le douanier y appose simplement son cachet. Avec la carte d'identité, un petit papier volant devra être conservé bon gré mal gré jusqu'à la fin du séjour pour le présenter à la douane.

Pour nous, la question ne se posait donc pas puisque notre séjour se prolongerait de plus de 3 mois. Logique... quoique... Tous les 3 mois, nous devons quitter le pays ! Ce que nous avons fait une première fois en rendant visite à nos familles en Belgique. D'autres navigateurs de Finike sont obligés de faire tous les trois mois un aller/retour vers Kastelloriso, la petite île grecque toute proche, pour faire tamponner leur visa.



Il faut arborer le pavillon de courtoisie à tribord et le pavillon de quarantaine à bâbord

...Pour les p'tits bateaux

Nous avons fait notre entrée à Fetiye, les transactions y sont réputées d'une grande facilité. Pourtant, il nous aura fallu une journée entière et 17 personnes intervenantes dans une succession de 8 bureaux pour mener à bien ces formalités d'entrée qui ressemblent à peu près à ceci :

1. Arborer le pavillon de courtoisie turc dans le hauban à tribord.
2. Arborer le pavillon Q ou pavillon de quarantaine (= je demande la libre pratique) qui implique qu'on ne peut pas mettre pied à terre avant l'obtention de tous les documents officiels.
3. Se rendre à la **capitainerie** (sans mettre pied à terre !!) pour acheter le transit log à remplir (40 euros).
4. Se rendre au **bureau de la santé** pour remplir un document qui indique notamment que « personne n'est mort à bord ».
5. Se rendre à **l'Immigration** (police) pour enregistrer le visa (20 euros pour deux Belges) pour une durée de 3 mois (90 jours plus précisément).

6. Se rendre à la **Douane** pour présenter la liste du matériel à bord. Nous l'avions détaillée, ils n'y ont pas jeté un oeil.
7. Retourner à **l'Immigration** pour vérifier le visa.
8. Se rendre chez le **chef de port** (qui n'est pas à la capitainerie) pour faire apposer un cachet dans un bureau et une signature dans un autre.
9. Retourner au **bureau de la santé** avec une photocopie des documents cachetés.



Remarque : Ces documents ne sont plus valables « si on quitte les eaux turques, si on vend le bateau, après un an et... si on perd les documents ! »

Pour quitter les eaux turques, même pour une brève période, avec un retour avant l'expiration de validité du transit log, il faut rendre le transit log au départ, un nouveau document sera nécessaire au retour. En partant pour un port étranger, les yachts ont l'obligation d'obtenir une « clearance » des autorités dans cet ordre : chef de port (8), immigration(7), douane(6).



Goulettes à Fetiye

Barbara n'avait pas pensé à ces papiers-là, qui n'ont vraiment aucune poésie, je le jure. Ils ont cependant le mérite de nous obliger à quelques échanges en turc, certains strictement administratifs, d'autres déjà courtois.

Hivernage à Finike, côté paf

Malgré les moments vivaces que nous avons vécus à Finike, certains aspects négatifs nous ont heurtés, tant dans la vie de la marina qu'au cœur du pays.

Certains nomades, ex-marins, devenus sédentaires dans la marina de Finike, sont d'une nostalgie paralysante, tournés vers un passé sans doute enflammé, mais aussi fermés à de nouvelles impulsions. En choisissant un hivernage parmi d'autres marins vivant à bord, nous imaginions des échanges nautiques passionnés, créatifs... Déception.

Déception aussi que cette sorte de racisme chauvinisme que j'exècre. Une cinquantaine d'équipages vivent à bord, ils sont de nationalités multiples comme je l'ai déjà dit, un fabuleux mélange. Pourtant, certains refusent stupidement des échanges créateurs. Il est évident que l'anglais s'impose partout dans le monde comme la langue véhiculaire. Quelques puristes pourtant, refusent cet impératif et s'excluent tristement de rencontres chaleureuses ou intéressantes. Certains Allemands ne rencontrent que d'autres Allemands, les anglophones n'excluent personne pour peu qu'on parle leur langue, et certains Français... parlent français ! C'est leur choix que je n'ai pas envie de juger. Oserais-je dire pourtant que nous sommes toujours ravis d'aller à la rencontre des autres, de quelque nationalité qu'ils soient, et que nous n'avons jamais regretté ces petits événements multinationaux (fêtes, cours, jeux, sports...) organisés au club de la marina.

Barbecue au « Porthole »



Cours de turc



Par Aquarellia : ateliers d'aquarelle et de scrapbooking



Amitiés de pontons



Aquabul 21. p.10/13

Qui plus est, ce presque ghetto, qui pourrait vivre en vase clos, isolé de la population locale, vit, incontestablement, isolé de la population locale. Et même si d'aucun s'essaient à suivre quelques cours de turc, rares sont ceux qui vont à la rencontre des autochtones, qui osent prononcer ces quelques mots étranges appris laborieusement. Leurs rencontres se résument à une « expédition » au marché du mercredi ou du samedi. Nous savions que certains « navigateurs » vivaient depuis plusieurs années à Finike. Nous pensions qu'ils connaîtraient les bonnes adresses, les prix intéressants, les activités locales, les habitants... Que nenni. Que de références limitées, que de conseils standardisés et de réflexes occidentaux. Nous avons donc desserré les énigmes, comme si la marina n'existait pas, comme nous l'avons fait à Kinsale et à Carry-le-Rouet, mais avec à Finike, une pointe de contrariété. Qu'à cela ne tienne, nous quittons Finike les coffres et le cœur remplis de merveilles, comme un écrin de géologue.



La chaîne du Taurus vue depuis Aquarellia

Sur terre, d'autres déconvenues. Les discothèques du front de port déchaînent leurs décibels de 21h à 3h du matin, ils perturberont chaque soir notre sommeil. L'ouïe est mise à mal. Plus loin, les constructions neuves en béton friable ne respectent aucune architecture digne de ce nom. Ici, c'est le sens de la vue qui souffre. Ce sont des dizaines, voire des centaines de blocs de bétons de dix à douze étages, fragiles et perméables. Plusieurs de nos amis en font les déboires, ils ont acheté neuf, immeuble ou partie d'immeuble pour un prix réduit mais nécessitant de nombreuses consolidations. Après une averse, il n'est pas rare de patauger dans des flaques d'eau entre les rayons de magasins qui occupent pourtant le rez-de-chaussée d'un immeuble de 5 étages, dont on n'ose imaginer l'état.



Pas très étanches mais habitées !

Les différences, un regard dans la rue.

Au niveau des pieds, modernisme et rusticité. Sur les routes, le parc automobile reste clairsemé, même s'il est de toute évidence en augmentation constante (les prêts pour achat de voiture sont accordés sur une durée de 20 ans pour inciter à l'achat, et les voitures restent souvent à l'arrêt en raison des prix exorbitants de l'essence). Nous traversons à pieds sans aucune difficulté le grand boulevard de Finike, il suffit d'attendre le passage des trois ou quatre voitures pétaradantes et d'une poignée de motocyclettes, arrêtées quelques secondes devant un feu rouge. Les voies perpendiculaires ressemblent à des sentiers de cailloux et de terre battue que de rares véhicules empruntent mais qui restent toujours le fief des piétons. Les trottoirs sont construits en hauteur pour faire face aux ruisseaux dévalant les rues lors des averses : 50 centimètres nous séparent parfois du bitume.



Grand carrefour à Finike

Levons la tête. Des hommes âgés réunis au café boivent le thé mais surtout jouent au trictrac ou au Okey à longueur de journée.

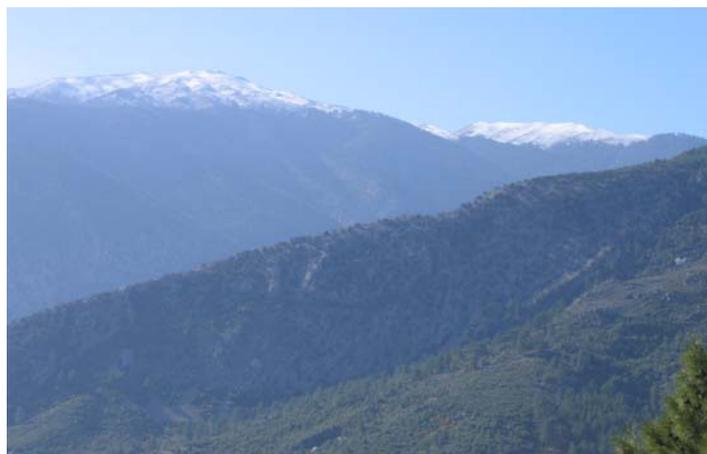


Place du marché, jeu de Okey

Des jeunes turcs travaillent, vite, avec force et assiduité, parfois même avec trop d'empressement. Des femmes jeunes, actives, au regard franc, semblent libres, épanouies.

D'autres, celles qui portent un foulard léger et un pantalon bouffant et fleuri, souvent mères au foyer, conservent certains usages traditionnels qui se mêlent de façon naturelle aux mœurs plus modernes (téléphone portable, télévision). Mais que mon regard ne ressemble pas à un cliché. Car il est des hommes jeunes qui ne travaillent pas, des vieux courbés sous leur ouvrage, des vieilles qui palabrent devant leur porte, tiennent restaurant ou boutique, quelques femmes jeunes voilées de noir hermétiquement, le regard fier et revendicateur, phénomène nouveau et déjà inquiétant. Au-dessus de nos têtes, sortant des haut-parleurs fixés au sommet des minarets, la voix du muezzin entonne plusieurs fois par jour l'appel à la prière invitant les fidèles à prier, à la mosquée ou ailleurs. Les mosquées sont fréquentées par les hommes souvent plus âgés, et dans la rue, parfois, nous croisons un piéton au pas suspendu, le regard tourné vers La Mecque. Dans l'ensemble pourtant, la laïcité et les règles prônées par Atatürk donnent à la république turque une apparence relativement moderne.

Plus haut encore, depuis toute cette frange sud de la Turquie, le regard s'envole vers un enchaînement de coteaux verdoyants. On y devine vergers, oliviers, maquis, pins, et comme un liseré puissant, d'immenses forêts de cèdres du Liban majestueux. Un spectacle couronné de crêtes enneigées, réserve inestimable d'une eau abondante porteuse de vie.



Derrière la porte ?

La maison est familiale, enfants, parents, grands-parents, cousins... vivent sous un même toit, sur différents étages. Dans les campagnes, les maisons s'agrandissent au rythme de l'accroissement familial.



Les sols sont couverts de tapis, les canapés longent les murs des pièces de séjour, les meubles sont rares. Les gens qui vivent là n'ont pas de stress ; dans la rue, dans les entreprises, dans les banques, dans les boutiques non plus d'ailleurs. Ces boutiques qui sont souvent encombrées d'acheteurs potentiels mais aussi de cousins, voisins, amis, debout ou installés sur un tabouret devant caisse ou comptoir, buvant le thé autour d'une discussion animée. Il nous faudra du temps pour nous habituer à cette coutume locale, les boutiques et leur « patron » ont toujours l'air fort occupés, qui est familier, qui est client, est-ce à notre tour de parler, de payer ? Nous découvrirons qu'il ne faut pas attendre, il faut simplement s'insinuer dans la conversation ou dans la cohue. Ici, c'est sûr, on ne fait pas la file.

Les portes des dolmuş, ces minibus innombrables, se referment eux aussi pour rassembler les familles. Car s'ils voyagent, les Turcs trouveront toujours un parent ou un ami pour les héberger.

Dis-moi ce que tu écoutes, je te dirai...
Dis-moi ce que tu dessines...



La musique est partout, dans les bars, les minibus, à la radio, à la télévision, dans les salles de concert. Et nous avons eu le privilège de la découvrir aussi à la maison de la culture de Finike. Nos plus grands moments à Finike!

Ici comme en Irlande, comme en Grèce, nous rêvions de découvrir la musique traditionnelle, dans un pays qui en possède tant et tant, cette musique qui rythme tous les instants de la vie : fêtes, cérémonies officielles ou simples soirées entre amis. Dans la marina, des déplacements sont organisés tous les samedis pour assister à des concerts de musique classique à Antalya, à 135 kilomètres de Finike. Ces concerts ont lieu dans une salle superbe mais

extrêmement mal sonorisée paraît-il, et sont surtout complètement européens. Pourquoi donc venir en Turquie pour assister à un concert de Vivaldi tonitruant ? Non, ce n'est pas cela que nous souhaitons.

Mais comment découvrir cette tradition que nous aspirons tant ? En achetant un moulinet de pêche, bien sûr... Car c'est effectivement le vendeur du

magasin de pêche, qui jouait du *bağlama* (instrument à cordes traditionnel) dans sa boutique pour ses amis qui nous a indiqué le moyen d'assister aux sessions de musique traditionnelle hebdomadaires. Il suffisait de se rendre à la maison de la culture le mardi. Mais le mardi, silence dans la salle.

Peut-être mercredi ? Finalement, c'est le jeudi que les musiciens et chanteurs se rassemblent. Il nous aura fallu déployer persévérance et ingéniosité pour dénicher ces sessions tristement méconnues. Alors, nous fourbissons nos plumes et carnets de croquis pour capter autrement que par la photo, ces soirées musicales. Leurs instruments ? Un violon, ah, ça on connaît. Mais il y a aussi les tambours : le *bendir*, le

def, le *darbouka* et son virtuose Şaban; les *ney* (longues flûtes de roseau de tailles différentes) et le *Zurna* (sorte de hautbois nasillard) joués par Önder ; le *bağlama* d'Ibrahim; le *kanun*, une sorte



de cithare que le dentiste Ertürk manipule avec dextérité...à l'envers ; et les cordes vocales des chanteurs aux voix chaudes ou frissonnantes.



Ces vieilles chansons ottomanes sont transmises depuis la nuit des temps, depuis près de 1000 ans en réalité, par les *aşık*, troubadours de l'amour qui sillonnent l'Anatolie depuis le 11^e siècle, chantant de village en village, leur amour de la vie, de la nature, de la chair ou de Dieu. Ce n'est qu'au 20^e siècle, sous l'impulsion d'Atatürk, qu'une poignée d'intellectuels laïcs s'est attachée à transcrire cette longue tradition, considérée comme un précieux héritage de la culture turque. Comment ne pas faire de rapprochement avec les *storytellers* et la musique traditionnelle celtique en Irlande, porteurs eux aussi de messages et de tradition.

Au fil des semaines, nous apprendrons à connaître ces chants traditionnels *aşıklık*, aux rythmes et aux inflexions tellement inattendus. Nous sommes entourés de personnalités spontanées, de regards francs. Kubilay, notre ami géologue, participe plutôt passivement aux chants traditionnels mais il balbutie deux ou trois mots d'anglais, juste de quoi nous approcher. La suite sera facile, nous sommes demandeurs d'authenticité, ils sont ravis de côtoyer pour une fois des européens ouverts à leurs traditions. Nos visites du jeudi seront toujours plus chaleureuses, échanges de regards de bienvenue, de poignées de mains, accolades puissantes, cadeaux reçus, cadeaux donnés. Kubilay nous guidera vers Chimaera et Olympos, nous fera goûter de délicieux baklava dans son bureau de Directeur Général des Ponts et Chaussées, partagera avec nous quelques repas à peu près belges à bord d'Aquarellia, nous accompagnera chez nos amis Ramazan et Eminè, nous servira modestement d'interprète pour nos rendez-vous programmés avec Rukiye. En temps que géologue averti, il nous fera cadeau de deux colliers de pierres pour nos filles, le jour même où nous lui offrons trois petits colliers (mes premiers colliers faits mains) pour ses filles, ...harmonie des cœurs. Deux jours avant notre départ, j'avais prévu un petit repas d'adieu pour Kubilay et Rukiye. Nos amis turcs arriveront finalement à cinq pour passer avec nous la soirée à bord, chanter, manger, danser, et goûter avec curiosité les vins et digestifs que nous leur proposons. Traditions émues.

Dans notre carré, une inoubliable soirée avec nos amis

